Continue

J ai rie

The rire conjugation tables below show how to form the French verb rire according to tense and person. To listen to the pronunciation of a given tense of rire, click on the loudspeaker icon at the bottom of the table. See the notes on the conjugation of rire at the end of this page. PresentPerfectjeristurisil/elleritnousrionsvousriezils/ellesrient Pronounce these verb forms j'ai rituas riil/ellea rinousavons rivousavez riils/ellesont ri Pronounce these verb forms ImperfectPluperfectjeriaisturiaisil/elleriaitnousriionsvousriiezils/ellesriaient Pronounce these verb forms j'avais rituavais riil/elleavait rinousavions rivousaviez riils/ellesavaient ri Pronounce these verb forms FutureFuture-perfectjeriraiturirasil/elleriranousrironsvousrirezils/ellesriront Pronounce these verb forms j'aurai rituauras riil/elleaura rinousaurons rivousaurez riils/ellesauront ri Pronounce these verb forms ConditionalConditional perfectjeriraisturiraisil/elleriraitnousririonsvousririezils/ellesriraient Pronounce these verb forms j'aurais rituaurais riil/elleaurait rinousaurions rivousauriez riils/ellesauraient ri Pronounce these verb forms Present subjunctivePerfect subjunctivejerieturiesil/ellerienousriionsvousriiezils/ellesrient Pronounce these verb forms j'aie rituaies riil/elleait rinousayons rivousayez riils/ellesaient ri Pronounce these verb forms Past historicPast anteriorjeristurisil/elleritnousrîmesvousrîtesils/ellesrirent Pronounce these verb forms j'eus ritueus riil/elleeut rinouseûmes rivouseûtes riils/elleseurent ri Pronounce these verb forms Longtemps, seuls les hommes ont bien ri. Féminité ne rimait pas avec hilarité. Dans son nouvel essai, Le Rire des femmes, l’historienne Sabine Melchior-Bonnet explore avec verve le rôle sociétal de l’humour et analyse sa dimension machiste. Échanges jubilatoires. Elle préfère un tête-à-tête le matin pour ne pas rater sa séance de gym. À 80 ans - âge autorevendiqué sans qu'on ait besoin de le lui demander -, Sabine Melchior-Bonnet a le regard espiègle et la parole volubile. Dans son cocon du XVIe arrondissement de Paris, l'historienne des sensibilités s'amuse à inventer des sujets qui, dit-elle, "questionnent l'Histoire avec nos intérêts du moment". Cette ingénieure d'études durant quarante ans au Collège de France s'est penchée sur les revers du mariage, les reflets du miroir, les rouages de la frivolité, les vies du cheveu... Son nouvel essai, Le Rire des femmes (1), relate la conquête d'un pouvoir longtemps confisqué, réservé aux hommes. De l'incorrigible railleuse Madame de Sévigné à la "Mother Fucker" Florence Foresti. Un récit à l'image de cet entretien : enjoué ! Madame Figaro. - Glousser, pouffer, se marrer, rien ne paraît plus naturel... Or, pas du tout ! Durant des siècles, le plaisir zygomatique est resté une prérogative masculine. Pourquoi faire du rire des femmes un objet d'étude historique ?Sabine Melchior-Bonnet. -Le succès sur les planches des Valérie Lemercier, Muriel Robin ou Florence Foresti m'a intriguée et attirée. J'ai été sidérée par l'arrivée en force des professionnelles du rire dans le dernier quart du XXe siècle. Une révolution, une prise de pouvoir ! Cinéma, caricatures, sketchs, elles ont investi les terrains jadis dévolus aux hommes. Leur regard neuf offre une revanche à toutes les prisonnières de l'omnipotence patriarcale à qui l'on a refusé l'instruction, la parole, l'écriture, et même le rire. Le chemin a été long. Les femmes rient entre elles depuis toujours, mais faire rire est une prérogative masculine. J'ai voulu raconter cette conquête qui est aussi une libération du corps. Jubilatoire, corrosif et démystificateur, le rire féminin balaye tout sur son passage. À lire aussi" Héros et cinéma : comment donner plus de place aux femmes ? La nature a séparé le rire de la beauté, soulignez-vous. Les usages du monde sont formels : pour l'homme, c'est une distraction, un remède à la mélancolie, tandis que pour la femme, un symptôme d'hystérie. D'où vient cette discrimination originelle ?Le rire a longtemps été tenu sous contrôle, les rieuses n'étant tolérées que derrière leur éventail ou dans les milieux populaires. La bienséance, les règles de la séduction ou la morale interdisent aux femmes, au fil des siècles, de se laisser aller à rire ou à faire rire. Le poète latin Ovide, maître en stratégie amoureuse, regrette que les éclats de rire tordent leur bouche en grimace. Même Fénelon, qui tient pourtant à ce que les filles soient instruites, déplore qu'elles pleurent ou gloussent pour un rien. Ce qu'on leur reproche, c'est une instabilité d'humeur. Leur rire inconvenant s'échappe des entrailles, symbolise le sexuel, débride les corps. Sous l'hilarité se tapit une mangeuse d'hommes. Une idée capitale perdure : la femme qui rit ne sait pas se tenir, elle passe pour une hystérique. Seule la supériorité de "l'esprit fort" - le mari - peut détourner un auditoire des sujets sérieux. L'épouse n'a qu'une vocation, être un cœur pur et un corps silencieux. L'épouse n'a qu'une vocation, être un cœur pur et un corps silencieux Vous détournez la célèbre tirade de Tartuffe en écrivant : "Cachez ses dents que je ne saurais voir." Les dévoiler à l'époque de Molière, dans la bonne société, choque autant que de montrer un sein !Cela choque au XVIIe et longtemps après. Je raconte cet esclandre révélateur : l'artiste-peintre à la cour de Marie-Antoinette et de Louis XVI, Mme Vigée Le Brun, réalise son autoportrait présenté au salon du Louvre à la fin du XVIIIe. On la voit enlacer tendrement sa petite fille et lui rendre son sourire, on aperçoit ses dents. Vous n'imaginez pas le miniscandale qui a résonné jusqu'à Versailles ! Les manuels de civilité imposent déjà aux peintres de la Renaissance le strict contrôle du visage, il faut contenir le langage du corps. Les femmes peuvent-elles se débrider et se dérider en privé ?Elles ont besoin d'un exutoire. D'une soupape à la violence, à l'avenir incertain, aux accouchements périlleux... Elles sont brimées en public, vont peu au théâtre, et quand elles y vont, doivent s'effacer au moment où une scène devient grossière. Entre elles, les femmes rient de tout, se racontent des potins, à condition que le mari ne soit pas là. Elles nouent une complicité qui s'affranchit des milieux sociaux. Se désopiler brouille les frontières, la solidarité de sexe l'emporte sur l'antagonisme de classes. La maîtresse rit volontiers avec sa soubrette, qui n'ignore rien des petits secrets de la maison. Les hommes ont peur du rire des femmes parce qu'il risque d'entraîner raillerie et subversion. "Feeling Good", le playback hilarant de Florence Foresti Vous distinguez le rire du corps et le rire de l'esprit. Dans les salons mondains, les femmes apprennent à manier l'ironie, le bon mot...Toutes ces dames, qui participent aux salons aristocratiques, savent manier l'impertinence. Un "essaim de guêpes", disent les frères Goncourt, une "vivacité de puces", plaisante la comtesse de Genlis. La peur de ne pas paraître du dernier cri leur donne beaucoup de perspicacité, mais elles sont peu nombreuses dans ces salons, et le propos reste contenu : on pratique la raillerie, l'ironie, le rire qui se moque, jamais le bon rire qui sort du corps. Il faut appartenir aux hautes sphères pour ne pas se priver. Les nièces du richissime Mazarin - les Mazarine - font les 400 coups. Au couvent, l'une d'elles verse de l'encre dans le bénitier. Cette plaisanterie m'enchante ! Rire sans entraves, quelle souveraineté ! Les féministes ont conquis le droit de vote, le droit à la contraception... Qui a mené la lutte pour le droit de rire ?Cette conquête a pris du temps. Après la Révolution, les femmes ont le bec cloué. Au XIXe siècle, une époque triste, la pression se resserre. Les écrivains, je pense à Baudelaire, à Flaubert, fortement à Zola, ne sont pas aimables envers les facétieuses. Les romantiques pensent que le rire se commet au détriment du sentiment. Les tabous ont la vie dure, les chanteuses de music-hall adaptent encore leurs sketchs d'allumeuses aux désirs des hommes. Mais peu à peu les choses changent, des demi-mondaines qui mènent une vie très libre commencent à influencer des femmes bien rangées. Des écrivaines ouvrent une brèche inventant un style mi-amer, mi-narquois : c'est Colette, subversive et rieuse ; c'est la jeune Virginia Woolf, qui loue le rôle émancipateur du rire dans The Value of Laughter, écrit en 1905 pour The Guardian. Dans leur sillage, s'engouffrent d'autres pionnières. On peut rigoler du malheur avec Marguerite Duras, rire par effraction avec Nathalie Sarraute. Je n'oublie pas Claire Bretécher, ravissante mais on s'en fichait car on ne voyait que ses dessins ! Le MLF revendique-t-il la parité en matière d'humour ?Ses manifestations s'accompagnent de bons mots ou de slogans comiques : "Viol de nuit, terre des hommes", "Ni faux cils ni marteaux-piqueurs"... Le Mouvement de libération des femmes, fondé après mai 1968, ne dédaigne pas l'humour. Annie Leclerc, figure majeure des féministes, aime rire ; Hélène Cixous avance une vision prémonitoire de la femme de demain, celle qui après avoir "beaucoup pleuré culturellement" fera preuve d'un humour d'éclat et d'effusion. Rire sans entraves, quelle souveraineté ! "Le rire des femmes", de Sabine Melchior-Bonnet, éditions Puf. Editions Puf Aujourd'hui, un tiers des humoristes sont des femmes. Non seulement elles aiment à se montrer drôles, soulignez-vous, mais elles sont devenues des "professionnelles" du rire. Leurs one-woman-shows font jeu égal avec les one-man-shows, une révolution culturelle...Cette révolution, dont la forme la plus provocante est la montée sur les planches de ces humoristes en solo, couronne un processus engagé par l'écriture ironique et par le combat féministe des cinquante dernières années. Les actrices comiques ont commencé leur percée en tandem : les premiers du genre au milieu des années 1970, Guy Bedos et Sophie Daumier, sont suivis par Pierre Palmade et Michèle Laroque... Les générations qui leur succèdent s'émancipent de la tutelle masculine. Les femmes gagnent le pouvoir d'être drôles, jolies, laides, bêtes ou méchantes ; le pouvoir de jouer avec les mots, mais aussi avec leur corps et leur visage ; le pouvoir surtout de dire comiquement le monde d'un point de vue féminin. Justement, en quoi leur humour, que vous qualifiez d'affranchi, de jaillissant et de combatif, diffère-t-il de celui de leurs confrères ?Les femmes humoristes ne sont pas toujours des militantes décidées à bouleverser le monde. Elles ont souvent fait des études supérieures, exercé un métier avant de monter sur scène. Beaucoup collaborent avec des partenaires masculins et considèrent qu'hommes et femmes pointent les mêmes cibles : le couple, le travail, le pouvoir... Peu, en revanche, exercent leurs talents sur la politique, "du pipeau" selon elles ! Des ressorts comiques leur sont propres (les conduites "macho", le sexisme), elles dénoncent aussi les situations aliénantes du monde moderne avec un rire d'autant plus sarcastique qu'il a longtemps été bâillonné. Elles font de leurs spectateurs des complices en créant une empathie à partir de sentiments partagés devant les injustices. Leurs critiques s'adressent aussi aux femmes, les trop bien adaptées, les outrageusement respectables, de sorte que personne ne sort tout à fait indemne de la satire. Et vous, aujourd'hui, lesquelles vous font rire ?J'adore rire. Je pense que la gaieté est une vertu sociale et que deux personnes qui rient ensemble ne peuvent être ennemies. Valérie Lemercier, élégante, jamais vulgaire, fait de la distance un art ; Florence Foresti est si naturelle qu'on ne distingue pas l'humoriste de son personnage. J'aime beaucoup Blanche Gardin, qui explore son apprentissage de jeune femme dans un monde où la drogue et le sexe font la loi. Elle va très loin, mais qu'est-ce que c'est drôle ! (1) Le rire des femmes, de Sabine Melchior-Bonnet, éditions Puf, 416 pages, 22 €. "Rire ou séduire, faut-il choisir ?", la bande-annonce Melha Bedia : "L'humour peut effrayer les hommes" Humour et séduction "Ce n'est pas toujours facile d'être une femme humoriste, ou d'être considérée dans la vie comme la rigolote de service, car les hommes ont tendance à nous regarder davantage comme une bonne copine que comme une fille à séduire. On peut se laisser embarquer par l'envie de faire rire alors que l'humour peut en effrayer certains. Sur scène, même si les mentalités ont heureusement tendance à évoluer, il existe encore des thèmes que les humoristes femmes ne peuvent pas aborder. Quand une fille ose un sujet en dessous de la ceinture, le public va la considérer comme vulgaire, alors qu'un homme va être qualifié de génie en jouant le même sketch." Médias et humour "Les plateformes comme Amazon Prime Video, pour qui je développe ma série Miskina, sont un coup de projecteur énorme et touchent beaucoup de gens rapidement. J'ai pu m'en rendre compte avec la multitude de messages que j'ai reçus après la diffusion de Forte , le film de Katia Lewkowicz. En revanche, un réseau social comme Twitter permet de déverser sa haine anonymement, et les commentaires peuvent être d'une violence inouïe. Cela apporte plus de mauvais que de bon, et face à ça, j'ai décidé de ne plus lire les commentaires et même, plus radical, de couper le wifi !" Forte, de Katia Lewkowicz, sur Amazon Prime Video. Laura Felpin : "L'humour provoque la réflexion" Femmes en scène "J'ai été bercée par l'humour des femmes, et mes références dans le stand-up sont des stars comme Florence Foresti (mon maître à penser) ou Muriel Robin. Je n'avais donc pas l'impression qu'il n'existait que des hommes dans l'univers du rire. Mais ayant ensuite écumé les scènes ouvertes parisiennes pendant des années, j'ai compris qu'il n'y avait effectivement pas de parité. J'ai souvent été la seule fille des programmations réunissant des hommes, car je représentais le "quota féminin" de la soirée ou, au contraire, on m'invitait à jouer dans des soirées exclusivement féminines... ce qui n'a pas de sens non plus. Cela a donc longtemps été tout ou rien, mais j'ai l'impression que les choses évoluent aujourd'hui et que les filles sont plus nombreuses dans le milieu. Il faut maintenant voir la place qu'on leur réserve..." Rire et société "L'humour est une vraie force sociale. La preuve : lorsqu'on est la rigolote du groupe, on est invitée à toutes les soirées ! Le rire est fédérateur et l'on peut désamorcer beaucoup de situations grâce à lui. Il s'avère aussi être un superpouvoir quand on sait rire de soi. C'est ultrajouissif d'avoir du second degré et de réussir à se sortir d'une situation délicate avec ça. Petite, j'étais très complexée par mes problèmes ophtalmiques qui m'imposaient de porter des caches sur les yeux, et ma force a été d'exister par le rire. Quand j'ai réalisé que ma famille était très bon public, elle est devenue mon terrain de jeu. L'humour provoque également la réflexion, et c'est justement ce qui m'intéresse pour mon prochain spectacle." Laura Felpin écrit son spectacle qu'elle espère jouer à la rentrée. Nicole Ferroni : "Être ma patronne n'a protégée" Femme et humour "En télé et en radio, j'ai eu et j'ai la chance de travailler avec des équipes mixtes, très paritaires, à l'esprit sain et au poil soyeux. En revanche, dans le spectacle vivant, je dois reconnaître que le fait d'être indépendante me préserve sûrement de beaucoup de déconvenues. Les humoristes femmes autour de moi sont nombreuses à être moins respectées, moins embauchées et moins entendues que leurs homologues masculins, y compris dans les négociations financières – sauf pour le 8 mars, bien sûr, où là, par miracle, on est toutes appelées à monter sur scène ! L'humour, comme beaucoup d'autres domaines, reste géré le plus souvent par des hommes, et être ma propre patronne m'a protégée, m'a évité d'avoir à batailler avec une gent masculine parfois imposante. La seule personne avec qui je dois négocier, c'est moi, et par chance, je m'aime beaucoup." Rire et pouvoir "Le rire est un des meilleurs véhicules qui soit pour parler de sujets sérieux. Par la brèche du rire, par la connivence qui se crée, on peut transmettre un contenu, qui lui n'est souvent pas drôle, et permettre quelques coups de projecteur ou prises de conscience si l'audience est importante. Dans mon cas, il est arrivé plusieurs fois qu'en abordant un sujet dans une chronique, cela ait quelques vrais impacts sur le terrain. En revanche, le vrai risque de l'humour et de l'humoriste, c'est de rendre sympathiques des choses qui sont en réalité graves. Plusieurs fois, je me suis demandé si à force de vouloir faire rire sur des sujets sérieux, je ne les minimisais pas. J'ai pu faire rire de la précarité, de la protection de l'enfance, des violences conjugales ou des agissements de certaines personnalités politiques que je condamne, mais parfois, je me demande s'ils n'en sortent pas gagnants ou si sous couvert de rire, on ne finit pas par mieux tolérer l'intolérable." Nicole Ferroni anime Piquantes !, les vendredis à 22 h 45 sur Téva. Accents : â ä à é è ê ë î ï ô ö û çPrésentje ristu risil ritnous rionsvous riezils rientPassé composéj'ai ritu as riil a rinous avons rivous avez riils ont riImparfaitje riaistu riaisil riaitnous riionsvous riiezils riaientPlus-que-parfaitj'avais ritu avais riil avait rinous avions rivous aviez riils avaient riPassé simpleje ristu risil ritnous rîmesvous rîtesils rirentPassé antérieurj'eus ritu eus riil eut rinous eûmes rivous eûtes riils eurent riFutur simpleje riraitu rirasil riranous rironsvous rirezils rirontFutur antérieurj'aurai ritu auras riil aura rinous aurons rivous aurez riils auront riPrésentque je rieque tu riesqu'il rieque nous riionsque vous riiezqu'ils rientPasséque j'aie rique tu aies riqu'il ait rique nous ayons rique vous ayez riqu'ils aient riImparfaitque je risseque tu rissesqu'il rîtque nous rissionsque vous rissiezqu'ils rissentPlus-que-parfaitque j'eusse rique tu eusses riqu'il eût rique nous eussions rique vous eussiez riqu'ils eussent riPrésentje riraistu riraisil riraitnous ririonsvous ririezils riraientPassé première formej'aurais ritu aurais riil aurait rinous aurions rivous auriez riils auraient riPassé deuxième formej'eusse ritu eusses riil eût rinous eussions rivous eussiez riils eussent riPasséaie riayons riayez riSourire se conjugue de la même manière. La particularité est les deux i aux 2 premières personnes du pluriel de l'imparfait de l'indicatif et au présent du subjonctif.Synonyme du verbe rirebidonner - marrer - poiler - tordre - rigoler - pouffer - glousser - esclaffer - gondoler - ricaner - railler - moquer - rictus - grimace - plaisanter - jouer - ignorer - hilarité - éclat - risée - sourire - ris - plaisir - voile - thymus de veau - raillerie - rafale - risetteDéfinition du verbe rire1) Montrer sa gaieté par la voix et des expressions de la bouche2) S'amuser, se moquer de quelqu'unEmploi du verbe rireFréquent - Intransitif - Autorise la forme pronominale Tournure de phrase avec le verbe rireFutur procheje vais riretu vas rireil va rirenous allons rirevous allez rireils vont rirePassé récentje viens de riretu viens de rireil vient de rirenous venons de rirevous venez de rireils viennent de rirerire - sourire Choisis la bonne réponse dans la liste ci-dessous : RIRE : v. intr. Marquer un sentiment de gaieté par un mouvement de la bouche accompagné souvent de bruit et par une expression correspondante des regards et des traits du visage. Éclater de rire. Rire aux éclats. Se tenir les côtes de rire, à force de rire. Rire à gorge déployée. Étouffer de rire. Pouffer de rire. Mourir de rire. Il y a sujet de rire. Qui pourrait s'empêcher, se tenir de rire? Rire de bon cœur. Rire de tout son cœur. Rire aux larmes, jusqu'aux larmes. Rire comme un fou. Un conte pour rire. Tout le monde se prit, se mit à rire. Rire sans sujet. Rire hors de propos. Il ne saurait parler de cela sans rire. Il n'y a pas le mot pour rire, on ne trouve pas le mot pour rire dans cet ouvrage se dit d'un Ouvrage qui ennuie.Fam., Avoir le mot pour rire, Dire habituellement des choses plaisantes qui font rire. Cet homme a toujours le mot pour rire.Fam., Et de rire se dit quelquefois en terminant un récit et signifie Alors on se mit à rire.Fig. et fam., Pincer sans rire s'est dit d'un Homme qui raille les autres en gardant son sérieux. Il ne s'emploie plus que dans l'expression : Pince-sans-rire. Voyez ce mot à son rang alphabétique.Il n'y a pas à rire pour tout le monde se dit en parlant d'une Chose qui donne de la joie à quelques personnes, mais qui fait de la peine à d'autres. On dit dans un sens analogue : Il n'y a pas trop à rire pour vous, de quoi rire pour vous. Il n'y a pas tant à rire. On dit aussi en parlant d'une Chose affligeante : Nous n'avons pas sujet de rire, nous n'avons pas envie de rire, il n'y a pas là de quoi rire.Fam., Être à mourir de rire, Exciter la risée, être d'un ridicule achevé. C'est à mourir de rire. Avec sa toilette extravagante, elle est à mourir de rire.Fig. et fam., Rire du bout des dents, ne rire que du bout des dents, que du bout des lèvres; rire jaune, Rire sans en avoir envie, à contrecœur.Fig. et fam., Rire sous cape, rire dans sa barbe, Éprouver une satisfaction maligne qu'on cherche à dissimuler. J'étais dans l'embarras, et je vis fort bien qu'il en riait sous cape. En voyant que sa ruse tournait contre lui-même, je riais dans ma barbe.Rire intérieurement, Éprouver une envie de rire sans en rien laisser paraître.Fig., Il rit aux anges se dit de Celui qui est tellement transporté de joie qu'il paraît comme extasié. Il se dit aussi de Celui qui rit seul et sans sujet connu.Il se dit particulièrement d'un Petit enfant qui rit en dormant.RIRE signifie aussi, dans le style familier, Se divertir, se réjouir. Nous serons en joyeuse compagnie, nous rirons bien. Venez avec nous, nous rirons. C'est un bon garçon qui aime à rire. Prov., Plus on est de fous, plus on rit. Rire aux dépens d'autrui, Se divertir à relever les défauts, les ridicules de quelqu'un.Rire de quelqu'un, Se moquer de quelqu'un.Fam., Rire au nez de quelqu'un, Se moquer de quelqu'un en face.Apprêter à rire se dit d'une Personne qui donne sujet de se moquer d'elle. On dit plutôt aujourd'hui Prêter à rire.Fam., Vous me faites rire se dit à une personne qui tient des discours ou qui fait des propositions déraisonnables ou ridicules.Fig. et fam., Se chatouiller pour se faire rire, S'exciter à la gaieté, à la joie, pour un faible sujet ou même sans sujet, se forcer pour rire.Prov. et fig., Rira bien qui rira le dernier se dit en parlant de Quelqu'un qui se flatte du succès dans une affaire où l'on compte l'emporter sur lui.Prov. et fig., Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera, Souvent la tristesse succède en peu de temps à la joie.RIRE signifie encore Railler, badiner, ne pas parler, ne pas agir sérieusement. Je n'ai dit cela que pour rire, vous auriez tort de vous en offenser. Est-ce pour rire que vous dites, que vous faites cela? Fam., Vous voulez rire se dit à quelqu'un qui fait une proposition peu convenable, ou qui dit des choses peu croyables.RIRE signifie également Ne se point soucier de quelque chose; témoigner qu'on n'en tient pas de compte, qu'on ne s'en soucie pas; s'en moquer. Il rit de toutes les remontrances qu'on lui fait. Ses menaces ne me troublent pas, je ne fais qu'en rire. RIRE se dit figurément des Choses et signifie Être agréable, plaire. La campagne rit sous le soleil. Tout me rit dans ce projet. Cela rit à l'imagination. L'occasion lui rit, Elle lui est favorable.La fortune lui rit, tout lui rit, tout rit à ses désirs se dit d'un Homme heureux, à qui tout réussit.SE RIRE signifie Se divertir. Il a fait cela en se riant. Il signifie aussi Se moquer de quelqu'un. Elle se rit de vous. Il se rit de vos vains projets.Il signifie encore Ne pas tenir compte d'une chose, la mépriser. Je me ris de ses menaces. Tout ou partie de cette définition est extrait du Dictionnaire de l'Académie française, huitième édition, 1932-1935 Top 10 des mots Top 10 des mots de la drague Chaque année, à la Saint-Valentin, les amoureux fêtent leur idylle en s'échangeant cadeaux et mots doux. Une journée placée sous le signe de l'amour...... Marjorie Jean 13/02/2025 ... Contact About Reverso Terms & Conditions Privacy Settings Privacy Policy © Reverso. All rights reserved. Contactez-nous À propos de Reverso Conditions générales d'utilisation Paramètres de confidentialité Politique de confidentialité © Reverso. Tous droits réservés. Comment les caricaturistes se sont-ils saisis de la représentation des médecins et des malades entre 1830 et 1944 ? Durant cette période, leurs représentations accompagnent la transformation de la médecine, cet art devenu science. Plusieurs conclusions émergent du travail. Le malade est très présent dans les caricatures qui se gaussent largement de lui avec des représentations fortement stéréotypées. La dérision des malades imaginaires se retrouve pendant toute la période. La satire des médecins est tout aussi stéréotypée et plus cruelle : la moquerie accable de préférence le médecin, l’autorité sans partage des professeurs de médecine, l’inefficacité de leur prise en charge ou de leurs traitements. Par Hélène DUCCINI Hélène, Maître de conférences honoraire en Histoire moderne, Université Paris Ouest Nanterre La Défense. Télécharger l’article en PDF : DuettoDuccini Depuis des siècles, la médecine, les médecins et les malades sont des sujets pour les caricaturistes. Molière leur fait un sort dans Le Malade imaginaire, du côté du malade certes, mais aussi du côté des médecins. Il est certain que vouloir soigner est un besoin inhérent à toute société, mais le savoir des soignants, sorcières ou médecins, a longtemps été purement empirique. L’usage des plantes supposait une longue pratique et encore aujourd’hui certains médicaments leur doivent beaucoup. A-t-on seulement épuisé toutes les vertus de l’aspirine ? Au XVIIIe siècle, le rationalisme des philosophes porte ses fruits et les sciences, chimie, physique, mais aussi médecine prennent véritablement une dimension « scientifique ». Lavoisier (1743-1794), le père de la chimie moderne, ouvre la voie avec sa théorie sur la respiration ; Antonio Scarpa (1752-1832) enseigne à Pavie et procède entre autre à l’opération de la cataracte ; Edward Jenner (1749-1823) introduit la vaccination contre la variole ; Laennec (1781-1826) invente le stéthoscope, l’instrument qui permet d’ausculter le malade, en particulier d’identifier les maladies pulmonaires, si répandues à l’époque. Ce très rapide tour d’Europe montre que, depuis le dernier tiers du XVIIIe siècle, la médecine devient une science à part entière et n’est plus seulement un art, même si elle le reste encore pour la majorité des praticiens. Il est intéressant d’observer cette évolution à travers le regard critique et acide des caricaturistes. Ce qui frappe dans ce parcours rétrospectif, c’est d’abord la disparition de certaines maladies et, pour une part, des épidémies catastrophiques. La grande peste noire du XIVe siècle, qui avait tué suivant les régions entre 30% et 50% de la population en Europe entre 1347 et 1352, a disparu, laissant la place à d’autres maladies. Le regard porté sur les médecins suit l’évolution de la recherche et de la pratique médicale. L’examen du patient en est un bon témoignage. Aujourd’hui, écouter, palper, tâter le pouls, tapoter les bronches, ces pratiques disparaissent de la visite chez le médecin, alors que les examens de laboratoire, les scanners et les IRM prennent le relais d’une investigation de plus en plus savante. Le médecin généraliste, dit autrefois « médecin de famille », s’il soigne encore les affections bénignes ou la grippe de l’hiver, a surtout pour mission d’orienter son patient vers les examens de laboratoire ou d’imagerie médicale, puis vers les spécialistes. Parallèlement à cette évolution des pathologies et des pratiques, on observe un glissement progressif d’une médecine de ville à une médecine de l’hôpital. Les hôpitaux apparaissent en France au XIIe siècle et le premier hôpital de Paris, les Quinze-vingts, a été fondé par Louis IX après son retour de la septième croisade entre 1254 et 1260. Ces établissements ont d’abord pour fonction de recueillir les pauvres et les indigents. Mais jusqu’au milieu du XXe siècle, la médecine s’exerce surtout en ville. Ainsi, les femmes accouchent-elles le plus souvent chez elles avec l’aide d’une sage-femme. Mais l’hôpital devient de plus en plus le lieu des soins exigeant professionnalisme des médecins et surveillance des patients. Avant d’entrer dans le vif du sujet, il faut mentionner les sources utilisées : treize journaux, c’est-à-dire un quotidien à gros tirage, Le Petit Journal, dont le Supplément illustré tire à 100.000 exemplaires. Il ne donne pas des illustrations à proprement parler satiriques, mais ses images sont éclairantes pour retrouver le cadre où s’exerce la médecine. En fait, douze journaux à proprement parler « satiriques », publiés entre 1830 et 1944, servent à éclairer le sujet [1]. Dans cette période, on assiste à une prolifération spectaculaire de la presse écrite et spécialement des journaux satiriques. Ils ont parfois une vie éphémère comme Le Sifflet (1872-1877) et plus encore la reprise du titre par Arthur Lévy au moment de l’Affaire Dreyfus entre 1898-1899 ou encore Le Témoin (1906-1910), mais la plupart de ceux retenus ici maintiennent leur publication au-delà des quinze, voire des vingt ans. Cela nous autorise donc une réflexion sur la satire de notre période, la parenthèse du Second Empire mise à part. Ainsi, observer la représentation des maladies et des malades à travers l’image satirique permet d’identifier les idées reçues et leur permanence. Ce faisant, on trouvera ensuite la dérision du médecin de famille comme celle des soignants de l’hôpital, tandis que, parmi les spécialistes, le dentiste bénéficie d’un traitement tout à fait particulier. La dérision des malades imaginaires, elle, est de tous les temps et le restera pour longtemps. Pour finir, on s’attardera sur la métaphore de la maladie largement utilisée dans la description des maux de la politique ou de la société. Malades et maladies Le malade Le malade est évidemment l’un des principaux personnages des caricatures. Mais, sa représentation est tout à fait stéréotypée : un être affaibli, souvent amaigri, la mine tirée, la posture avachie pour ne pas dire épuisée. Dans sa chambre, il est assis et, souvent, couché. Il n’est pas toujours le personnage principal car la moquerie accable de préférence le médecin. Ainsi, dans la visite du professeur de médecine, la malade est suggérée enfouie dans son lit d’hôpital. Fig. 1. La clinique du Docteur Robert Macaire, Honoré Daumier, Caricaturana, n° 63, Le Charivari, 15 octobre 1837. [2] Le professeur est entouré de ses élèves et assisté d’un interne de l’hôpital qui le suit dans sa visite. La légende traduit l’enseignement du maître : « Hé bien ! Messieurs, vous l’avez vu, cette opération qu’on disait impossible a parfaitement réussi… - Mais, Monsieur, la malade est morte… - Qu’importe ! Elle serait bien plus morte sans l’opération. » La mise en scène est intéressante : Daumier donne la place principale à son personnage de Robert Macaire, déguisé ici en professeur de médecine. Il domine la scène. On ne voit pas la malade dont ont devine le lit sur la gauche. Les élèves se pressent pour voir celle-ci ou écouter le maître. Celui-ci, toujours coiffé de son chapeau et tenant son gant droit dans la main gauche gantée, occupe le devant de la scène et son embonpoint masque en partie les élèves. Il sait, et il est inutile de poser des questions… L’autorité doit être respectée, quelles que soient les contradictions que lui apporte la réalité, ici le décès de la patiente [3]. Le Charivari (1832-1926) commence sa carrière sous la houlette de Philippon. Il est dans l’opposition, contestant les limites apportées à la liberté de la presse sous la monarchie de juillet. Il est donc souvent en butte aux poursuites de la censure. Dans un tout autre genre qui lui vaut un autre public, Le Sourire, créé le 28 octobre 1899 par Maurice Méry est dirigé par Alphonse Allais. Moins âprement satirique, il choisit un ton léger pour ridiculiser les mœurs du temps. Dans son n° 27, H. Avelot se moque des prescriptions médicales. Puisque le sport est le meilleur remède à tous les maux, voilà Madame jaillissant à ski de son lit en y laissant son époux, affligé d’une rage de dent et épuisé d’insomnie. Fig. 2. Henri Avelot, « Gymnastique médicale – « Je crains, mignonne, que tu n’aies pas parfaitement compris le docteur, quand il t’a dit d’appliquer, au saut du lit, les méthodes suédoises ! », Le Sourire n° 27, 3 juillet 1913. Prescrire des remèdes, dont l’inefficacité est sujette à maintes moqueries est le cas le plus fréquent. En revanche, prescrire l’exercice physique, la gymnastique et le sport est fort rare et le reste, d’ailleurs, au XXIe siècle. La « gymnastique » médicale d’Avelot en est d’autant plus remarquable. Car la moquerie est à double entrée : les médecins ne prescrivent pas un remède simple et sans frais et, ici, la patiente en exagère les contraintes… Les amputés des guerres La caricature illustre très largement ce thème dramatique : le soldat, amoindri pour le restant de sa vie, reçoit une décoration qui paraît dérisoire. L’est-elle plus encore, donnée par un respectable homme politique dans son costume tout aussi « uniforme » que celui du soldat ? Or tous les conflits laissent ainsi des mutilés dont les infirmités rappellent à l’homme de la rue combien il en a coûté de faire la guerre. En 1872, juste après la signature du traité de Versailles qui donne à l’Allemagne l’Alsace-Lorraine, Eugène Cottin publie en couverture du Sifflet n° 44 du 17 novembre, une charge montrant le recrutement d’un soldat contrefait et mal bâti. Sans doute, trop de jeunes hommes ont-ils disparu dans les combats de la guerre qui s’est terminée l’année précédente, mais on est là dans un discours violemment antimilitariste. Le Sifflet (1872-1877) est alors dirigé par Arthur Lévy. Une dizaine d’années plus tard, Ibels reprend le titre (1898-1899) pour répondre au journal antidreyfusard Psst..., qui vient de sortir. Très favorable à Dreyfus, il adopte un ton violent pour ridiculiser l’état-major de l’armée et, parfois, l’Eglise. Quatre ans plus tard, en 1876, c’est au tour d’André Gill de montrer, dans le n° 391 de L’Eclipse, du 23 avril, des invalides de guerre : ils ont vieilli, mais leurs jambes de bois sont toujours là pour rappeler leur sacrifice. L’Eclipse (1868-1876) prend la suite de La Lune interdite par la justice. Avec les mêmes rédacteurs, elle adopte le même format et le même ton. Le journal s’engage pour les Républicains. André Gill est l’un de ses principaux collaborateurs. La Caricature (1880-1904), fondée par Albert Robida, reprend le titre rendu célèbre par Philippon en 1830. Robida veut que son journal soit « politique, satirique, drolatique, prophétique, atmosphérique. » Tout en privilégiant les sujets légers, il prend nettement parti pour les Républicains dans une critique souvent sous-jacente. Fig. 3. Léal Da Camara, « Récompense honnête ! », La Caricature n° 1144, 30 novembre 1901. Les « gueules cassées » de la Grande guerre ne sont pas seulement présentes dans l’immédiat après-guerre, en 1901, La Caricature reprend le thème de la récompense, dérisoire comparée au sacrifice accompli. Elle fait ici allusion à un haut fait d’armes de la campagne de Chine : la fin des 55 jours de Pékin. Pour sauver le père Addosio et ses fidèles assiégés dans l’église de Nan-T’ang, Matignon, médecin des légations de France, monte une expédition. Avec un commando de douze hommes, il parvient à sauver les chrétiens chinois assiégés. La légende du dessin de Léal Da Camara est amère : « M. Loubet – Le gouvernement de la République Française en récompense de vos bons et loyaux services vous accorde une médaille commémorative de la campagne de Chine… - Le mutilé – ça me fait une belle jambe, mon président ! » En effet, que signifie la « Victoire » pour le soldat revenu de la guerre à 20 ans avec une jambe en moins pour sa vie entière ? Cette dérision est souvent mise en scène dans le Progrès civique (1919-1932). Dirigé par un ancien combattant, ce journal, ancré à gauche, s’affiche « Journal de critique politique et de perfectionnement social ». Il rappelle inlassablement l’ampleur du sacrifice accompli par cette jeunesse dans les tranchées et les assauts meurtriers des quatre années de guerre. En couverture de son n°213, daté du 15 septembre 1923, Bogislas (Maurice Jost de Staël) représente un ancien combattant sur ses béquilles regardant les statues antiques mutilées : victoire de Samothrace et Vénus de Milo. Il s’exclame : « Tiens !... Des copines ! » En 1933, la caricature redonne toute leur place aux anciens combattants, quand les bruits de bottes retentissent à nouveau en Europe avec l’arrivée d’Hitler au pouvoir. Les maladies La peste Suivant les époques, les maladies les plus dangereuses et les plus mortifères changent : la lèpre appartient désormais au Moyen-Age. Même la peste s’estompe. En évoquant La Fontaine, on mesure l’importance que ces épidémies pouvaient revêtir encore au XVIIe siècle : La Peste, ce mal qui répand la terreur Mal que le Ciel en sa fureur Inventa pour punir les crimes de la Terre La Peste, (puisqu’il faut l’appeler par son nom), Faisait aux animaux la guerre. Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés. On n’en voyait point d’occuper à Chercher le soutien d’une mourante vie. De même, les infirmes ne viennent plus envahir les rues. Le cul-de-jatte sur son petit chariot et armé dans chaque main d’un poussoir a disparu. Depuis l’invention du fauteuil roulant cette infirmité, d’ailleurs plus rare, ne se donne plus en spectacle. Les cannes sont réservées aux grands vieillards et les béquilles aux infirmes temporaires, le temps qu’ils retrouvent l’usage de leurs jambes. La phtisie Au XIXe, on parle beaucoup moins de peste, tandis que la phtisie (la tuberculose) est partout présente et toujours mortelle. Les conditions d’hygiène dans les quartiers populaires souvent surpeuplés contribuent à sa diffusion. Depuis l’arrivée des antibiotiques, la tuberculose se soigne tellement mieux que les patients, beaucoup moins nombreux, ne sont même plus cantonnés dans des sanatoriums. Au XXIe siècle, cette maladie, tellement moins fréquente, se guérit toujours. Cependant, dans la littérature comme dans les illustrations du XIXe siècle, elle est omniprésente et toujours mortelle. La rage C’est à Pasteur que l’on doit le vaccin contre la rage qui protège désormais de morsures autrefois mortelles. Le savant est très souvent le sujet de caricatures qui prennent comme sujet la maladie elle-même désormais vaincue par le vaccin ou, au figuré, une maladie qui ronge encore les Etats. Fig. 4. « M. Pasteur et la rage », dessin non signé, in Le Grelot, 8 novembre 1885. Dans Le Grelot du 8 novembre 1885, on reconnaît trois enragés : de haut en bas, Granier de Cassagnac, Emile Zola et Rochefort. Ficelés sur leur chaise, ils attendent la piqûre salvatrice de M. Pasteur armé d’une seringue. La transposition entre maladie et actualité trouve ici à s’illustrer. Le Grelot (1871-1907) est résolument républicain, et, avec l’arrivée du dessinateur Pépin, très anticlérical. Celui-ci est antiboulangiste, mais tout autant anti-anarchiste ou anti-socialiste à ses heures. Louise Michel, Jean Jaurès, ou Jules Guesde se font à leur tour étriper. L’Assiette au Beurre (1901-1912) est peut-être le plus emblématique des journaux satiriques. Sa formule novatrice exige des artistes un vrai travail d’invention et de réalisation qui explique son succès. Mais le changement de propriétaire lui porte un coup funeste, même si la forme créée par Schwarz demeure encore un temps avec l’essentiel des dessinateurs. Le choléra Alors que la rage, vaincue progressivement par la vaccination, disparaît lentement, le choléra est toujours une maladie redoutable au XIXe siècle et même au début du XXe. Elle est souvent représentée sous les traits de la mort elle-même. Sur la couverture du n° 393 de L’Assiette au beurre, daté du 10 octobre 1908, d’Ostoya montre un militaire russe présentant le choléra. Les armées sont en effet souvent le lieu où les maladies contagieuses se diffusent rapidement et causent des pertes gravissimes. La maladie tue parfois plus de soldats que la guerre elle-même. Dans ces conditions, le danger russe, un vrai choléra, est-il moins à craindre ? Mais pour autant, la vaccination est loin d’être entrée dans les mœurs. Il y faudra des années. Pour répandre la nouvelle pratique du vaccin, le service militaire apparaît alors comme une bonne occasion de vacciner les jeunes hommes systématiquement, lesquels pourront, à leur tour, faire vacciner leurs enfants. La variole La variole, jusqu’à l’invention du vaccin (Edward Jenner, puis Pasteur), a continué longtemps à faire des ravages. Ce n’est que lentement que la généralisation de la vaccination a conduit à éradiquer cette maladie. La grippe La grippe est une sorte de générique qui désigne les infections de l’hiver. Les vaccins, là encore, sont des recours, mais seulement depuis quelques trente ans. Maladie moins grave et moins mortelle que d’autres, elle ne donne pas lieu à dessins satiriques à l’époque qui nous intéresse. Le cancer Fig. 5. Paul Iribe, « Le cancer », Le Témoin n° 20, 22 avril 1934. Le cancer fait ici son apparition dans la presse illustrée en 1934 pour désigner la CGT. Cette maladie, maintenant si courante au XXIe siècle, reste perçue comme inévitablement mortelle, ce qu’elle n’est plus, en tous cas pour certaines de ses formes. Elle n’est pas très souvent prise en exemple dans l’image satirique, car, trop tragique peut-être, il est encore difficile d’en rire. Le Témoin (1906-1910) fondé par Dagny Björnson est résolument orienté vers une collaboration franco-allemande. Mais Paul Iribe, qui dirige le journal, lui imprime rapidement une orientation plus conservatrice. Sur le plan esthétique, il est par contre à l’avant-garde et sollicite les meilleurs artistes : Vallotton, Cocteau, Duchamp. Les soignants La dérision du médecin de famille On en était encore à Molière quand Jules Romains écrivait Knock ou le Triomphe de la médecine, pièce de théâtre représentée pour la première fois à Paris, à la Comédie des Champs-Élysées, le 15 décembre 1923. Jacques Hébertot en avait confié la mise en scène à Louis Jouvet, qui interprétait également le rôle principal. En tant que pièce de théâtre, celle-ci n’a pas vieilli, pas plus que Le Malade imaginaire, mais les références au présent s’estompent. Les pièces sont reprises régulièrement, Knock en 2012 encore. On sait bien qu’il existe toujours des charlatans. Même si, maintenant, on respecte de plus en plus des professions médicales, qui sont elles-mêmes de plus en plus spécialisées, il est toujours permis d’en rire. Au XIXe siècle, le costume traditionnel qui désigne le médecin est encore hérité du temps de Molière. Il consiste en une grande robe noire et un chapeau avec une très haute coiffe. Fig. 6. André Gill, « La consultation », L’Eclipse n° 296, 28 juin 1874. A cet accoutrement traditionnel vient s’ajouter l’instrument de l’homme de l’art : le clystère, une sorte de pompe destinée à purger les malades, la purge restant presque la seule et universelle prescription. Quelle que soit la maladie, il faut purger. En conséquence, si le patient souffre d’une otite, le médecin appliquera à l’oreille le même traitement : la ponction et avec le même instrument, le clystère. Dans le n° 18 du Rire (6 juin 1903), Lucien Métivet illustre cette consultation douloureuse « - Mâtin ! C’est épatant ce que vous avez l’oreille juste. – Faut bien, je suis accordeur. » A la fin du siècle, même si la référence au costume traditionnel reste souvent une convention, on voit de plus en plus le médecin de famille en costume de ville, le plus souvent noir, avec un col cassé ou un nœud papillon. Les gestes les plus représentés sont maintenant le pouls que le praticien tâte pour compter les pulsations ou l’auscultation pour laquelle il applique l’oreille sur le dos du patient. Le Rire (1894-vers 1979) est créé par Arsène Alexandre avec l’ambition de prendre la suite des plus grands. Il y parvient très vite avec un tirage de 100.000 exemplaires qui le protège quelque peu des poursuites judiciaires. Il attire les meilleurs artistes : Roubille, Grandjouan et Jossot. Sa longévité témoigne à elle seule de son succès. Dès 1914, après la fin du Rire, paraît le successeur de celui-ci : Le Rire rouge (1914-1918). Le périodique choisit une ligne ultranationaliste bien en phase avec son époque et une forme très agressive. Ses choix lui permettent de survivre au premier conflit mondial et de revenir, dès la fin de la guerre, dans le monde de l’édition sous son ancien titre, Le Rire. La métaphore médicale La métaphore médicale s’applique toujours en politique. Quand, en juin 1918, l’Empire allemand commence à s’épuiser dans cette guerre trop longue, la couverture du n°185 du Rire rouge due à Pierre Jeanniot illustre cette situation : « La santé du père » : le docteur : « Votre Majesté a une santé de fer. Elle enterrera tous ses soldats. – Sa Majesté : « Vous me dites ça pour me faire plaisir. ». Commentaire cruel quand on sait que la guerre a coûté deux millions de morts à l’Allemagne. Prendre le pouls, écouter les bronches sont gestes habituels, mais le médecin peut aussi examiner sa patiente à la loupe, comme dans ce dessin de L’Assiette au Beurre paru en couverture du n°413 le 27 février 1909. Henry Bing titre son dessin « Les culs de jatte », La légende semble annoncer de façon prémonitoire les soldats amputés de la guerre : « - Voyons madame vous avez le dos plein d’échardes ! » - « Mon Dieu pourvu que mon mari ne s’en soit pas aperçu, son meilleur ami a une jambe de bois… » La dame est vue de dos, déshabillée, mais elle a gardé son chapeau sur la tête. Le docteur examine le bas de son dos à la loupe. Il porte une veste noire sur un pantalon gris et son crâne est entièrement chauve. Le costume de ville devient ainsi une sorte d’uniforme, qui contribue à la reconnaissance du médecin et qui remplace désormais la robe ancienne. La dérision de l’hôpital Hormis pour ceux qui donnent leurs soins en ville, en libéral, le lieu privilégié de l’exercice de la profession est l’hôpital. Le XIIe siècle donne naissance aux premiers « hôpitaux », et, aux siècles suivants on voit fleurir les Hôtels-dieu et les hôpitaux dits de Charité. Au XIXe siècle et jusque très tard dans le XXe siècle, la représentation classique de l’hôpital est celle de la salle commune avec ses dizaines de lits alignés parallèlement et adossés aux murs de salles immenses. Fig. 7. Le Grelot, n° 673, 2 mars 1884. Pépin, Le soulagement des classes laborieuses. « Salle des anémiques – Service du docteur Ballue ». Pour remplir le « budget » (le seau où l’on recueille les vomissements), le docteur Ballue, rapporteur du projet de loi prévoyant une augmentation des crédits du ministère de la guerre, fait rendre gorge aux différentes catégories de contribuables. La prescription est inscrite au-dessus de chaque patient : au mineur : du fer, à l’ouvrier : la diète, au commerçant : faire suer avec force patentes, au retraité : amputation du nez d’argent, agriculture : sangsues sur les bras, petit employé, 2000 francs d’appointements : purge énergique, rentier : vomitif de 3%. La bonne sœur, qui assiste le médecin, porte devant elle le seau destiné à recueillir les vomissements, c’est-à-dire l’argent des contribuables pressurés jusqu’à l’épuisement. Les patients ont, en effet, bien mauvaise mine, accablés qu’ils sont par le traitement de choc du docteur Ballue. Cette charge du printemps 1884 fait allusion au projet de loi de finances qui comportait l’ouverture de crédits supplémentaires destinés au ministère de la guerre et dont le rapporteur était le député Ballue. L’hôpital est représenté ici de façon très classique : les salles communes ne disparaîtront que très progressivement des hôpitaux au début du XXIe siècle. En fait, au XIXe siècle et jusqu’au XXe, les hôpitaux de Paris apparaissent comme des modèles du genre. Ainsi voit-on dans Le Petit Journal une illustration représentant le président de la République visitant l’hôpital Saint-Antoine. Les chefs d’État qui viennent dans la capitale ont droit à une visite dans un hôpital, comme le grand duc Vladimir de Russie ou l’impératrice du Japon visitant les blessés français. Outre le médecin, le personnage emblématique de l’hôpital est l’infirmière. Autrefois cette fonction était entièrement assurée par les « bonnes sœurs » des ordres hospitaliers qui avaient vocation à s’occuper des malades. Elles portaient leur costume religieux et, souvent, la grande cornette des sœurs de Saint Vincent de Paul. C’est seulement dans les années 1970 que la fonction hospitalière des « bonnes sœurs » a été progressivement assumée par des laïques : les infirmières et, depuis très peu, quelques années seulement, par de jeunes infirmiers. Une fonction exclusivement féminine recrute maintenant un personnel mixte. La formation est encadrée par des diplômes et les candidats sont choisis sur des critères scientifiques. Mais ici une remarque s’impose : les images satiriques de ce personnel hospitalier sont relativement rares, pas plus au XIXe qu’au XXe siècle, sans doute pour deux raisons : les femmes ne sont pratiquement pas satirisées et les bonnes sœurs encore moins. Même dans la vie politique, les femmes ne sont entrées que depuis très peu dans la panoplie des caricaturistes. Les infirmes et autres malades sont ainsi plutôt hommes que femmes. Il est encore inconvenant de moquer des femmes infirmes. Pour ce qui est de notre sujet, les dessinateurs s’autorisent à ridiculiser les médecins, les Diafoirus qui exercent en ville, mais l’hôpital est un lieu à part, fermé aux influences extérieures et quelque peu à l’abri des crayons des caricaturistes. La dérision des spécialistes : les dentistes L’arracheur de dents opérant sur la place du marché est une figure emblématique depuis le Moyen-Age et la caricature, après la peinture, lui fait un sort fréquent. Daumier souscrit donc à la tradition. Fig. 8. Honoré Daumier, Chez le dentiste, « Les Bons Bourgeois » n° 45, Le Charivari, 8 mai 1847. Ici, Daumier installe le patient dans un fauteuil vu de profil. Accroché des deux mains à ses accoudoirs, ce dernier ouvre largement la bouche dans une exclamation et un cri étouffés : « Oh : là… là… là… là ! …- Tant mieux … tant mieux… ça prouve qu’elle vient ». Le dentiste a la main droite posée sur la tête du patient pour l’empêcher de bouger et, de la main gauche il a introduit sa pince dans la mâchoire ouverte. La répétition de cette scène est un classique. Elle ne comporte pas de caractère spécifique. Simplement se faire arracher une dent est un vrai supplice à une époque où les antalgiques n’existent pas. En 1865, Daumier reprend le thème dans « Les moments difficiles de la vie ». Cette fois le spectateur fait face au patient toujours agrippé à son fauteuil. La bouche fermée dans l’attente du pire, il regarde de côté arriver l’instrument de torture du dentiste : « Voyons… Ouvrons la bouche ! » L’impératif au pluriel évoque les injonctions des parents à leurs petits enfants récalcitrants. Albert Robida, reprend le thème dans La Caricature n° 24 du 12 juin 1880, « Chez le dentiste ». La patiente, chapeau sur la tête, la bouche ouverte sur un cri de douleur se tord sur le fauteuil du dentiste. Celui-ci, très fier de lui, lui montre la dent qu’il vient de lui arracher. Ces représentations témoignent certainement de ce que pouvaient être à l’époque les soins dentaires marqués par des douleurs intenses. Est-ce la violence de cette douleur qui explique la place particulière du dentiste dans la représentation des soignants depuis le Moyen-Age ? Les autres spécialistes en effet sont carrément oubliés : ophtalmologues, otorhino- laryngologistes, endocrinologue, rhumatologue, phrénologues. Même les radiologues, trop spécifiquement techniciens, ne pénètrent pas dans la caricature. L’éclatement de la médecine en une pluralité de spécialités, qui ramène le patient à n’être plus que son poumon ou son rein, n’est pas non plus présent dans la caricature, du moins à l’époque qui nous intéresse. La métaphore de l’homme malade Traditionnellement, la métaphore de l’homme malade s’applique à l’empire turc en pleine décomposition au début du XXe siècle. Dans Le Rire rouge, n° 187 du 15 juin 1918, la couverture d’Adrien Barrère met en scène un dialogue entre l’Empire autrichien à l’agonie péniblement soutenu par une infirmière Germania casquée au pied du turc lui aussi malade. La légende annonce la fin de l’empire autrichien : « Ah ! Mon pauvre Charles, si Germania te soigne, te voilà comme moi incurable ». Ici, le Turc, apparaît sous les traits de l’empereur François-Joseph coiffé d’un fez rouge en guise de bonnet de nuit. Sur son grabat, épuisé, gît le dernier empereur d’Autriche, Charles François Joseph de Habsbourg, en même temps, roi de Hongrie et roi de Bohême, qui a régné du 22 novembre 1916 au 12 novembre 1918. La fin de la Grande Guerre marquera en effet la fin de l’empire d’Autriche-Hongrie. Les traités de paix organiseront une autre Europe. Ici, bardé de ses décorations, il semble au bord du tombeau. En effet, en juin 1918, si l’Allemagne, Germania, résiste encore, l’empire autrichien sombre sous les coups des alliés qui l’enserrent. La métaphore s’applique donc à la fois, dans la tradition, au turc et rappelle l’alliance avec la Turquie, mais sert aussi à désigner un autre empire menacé d’extinction. De toutes façons, les soins prodigués par le corps médical, représenté ici sous les traits de Germania, sont plus dangereux qu’utiles. Conclusion Ce parcours rapide du regard amusé des caricaturistes sur la médecine de leur temps fait apparaître une importante évolution : évolution des maladies, des thérapeutiques, de la respectabilité des professions de santé. Si les caricaturistes se réservent d’en rire, le médecin est de plus en plus respecté. Les études longues, la spécialisation progressive accentuent cette évolution. Depuis la fin du XXe siècle, le regard sur la médecine et ses savants a complètement changé. Les séjours hospitaliers se sont réduits souvent à quelques jours. On a montré récemment un patient opéré du genou en ambulatoire, qui, entré le matin à l’hôpital, est sorti, après son opération, en fin de journée. Ces avancées modifient, progressivement, le regard du public sur le monde médical. Les représentations traditionnelles gardent cependant toute leur importance et l’image satirique, qui use surtout de la tradition, y puise volontiers. Même si les erreurs des médecins sont encore courantes et peuvent être fort dangereuses pour les patients, on n’en fait pas état dans la presse. Il est exceptionnel qu’on signale la mort d’un patient qui a attendu trop longtemps aux urgences d’un hôpital. Et pourtant, qui n’a pas, un jour ou l’autre, été victime d’une erreur qui lui a coûté plus ou moins cher ? Mais il est déplacé et malséant d’en parler, plus encore d’en rire. Sans disparaître complètement des dessins satiriques, la métaphore médicale y est, semble-t-il, moins fréquente qu’autrefois. La profession, de plus en plus scientifique, a gagné en respectabilité. Verbe du 3e groupe - Le verbe rire est intransitifLe verbe rire peut se conjuguer à la forme pronominale : se rireLe verbe rire se conjugue avec l'auxiliaire avoirrire au féminin Masculin Féminin Singulier ri ri Pluriel ri ri Masculin Féminin Singulier - - Pluriel - - je ristu risil ritnous rionsvous riezils rientS'entraîner j'ai ritu as riil a rinous avons rivous avez riils ont riS'entraîner je riaistu riaisil riaitnous riionsvous riiezils riaientS'entraîner j'avais ritu avais riil avait rinous avions rivous aviez riils avaient riS'entraîner je ristu risil ritnous rîmesvous rîtesils rirentS'entraîner j'eus ritu eus riil eut rinous eûmes rivous eûtes riils eurent riS'entraîner je riraitu rirasil riranous rironsvous rirezils rirontS'entraîner j'aurai ritu auras riil aura rinous aurons rivous aurez riils auront riS'entraîner je riraistu riraisil riraitnous ririonsvous ririezils riraientS'entraîner j'aurais ritu aurais riil aurait rinous aurions rivous auriez riils auraient riS'entraîner que je rieque tu riesqu'il rieque nous riionsque vous riiezqu'ils rientS'entraîner que j'aie rique tu aies riqu'il ait rique nous ayons rique vous ayez riqu'ils aient riS'entraîner que je risseque tu rissesqu'il rîtque nous rissionsque vous rissiezqu'ils rissentS'entraîner que j'eusse rique tu eusses riqu'il eût rique nous eussions rique vous eussiez riqu'ils eussent riS'entraîner Exercice rire amuser, badiner, se bidonner, dérider, désopiler, divertir, se divertir, égayer, s'esclaffer, glousser, jouer, moquer, se moquer, plaisanter, pouffer, railler, ricaner, rigoler, tordre, se poiler Verbes ayant une conjugaison similaire à rire rire ➔ lachen rire ➔ to laugh rire ➔ ridere Quelques verbes au hasard

- getorumotu
- mi madrastra pdf
- beyayacu
- http://gw114.eastman-intl.com/userfiles/file/jilomunegufopu_bofotuzukilatox.pdf
- https://etonbio.com/productImages/file/b957d140-177b-4c92-83fb-3c47cc84cf41.pdf
- https://birdwatching.sk/media/file/vijunapobavilew_xegagosated.pdf
- potentialités et contraintes du territoire français composition
- nedovofado
- apple zoom api split viewpetersonappleinsider
- الصف الثالث الثانوي 2023 pdf تحميل الدليل الاختيار
- قاتل العقيدة أصول دليل pdf 2022
- http://nextstephawaii.com/cms_js/editor/userfiles/files/97395326095.pdf
- gabarito pc rj investigador prova azul
- mods la 2011
- http://korean-school.hu/hangul/userfiles/file/90053481261.pdf
- http://toyotarenta.net/FileData/ckfinder/files/20250525_3EA9B4009842FDF3.pdf